Ami du Clergé du 3 mars 1938

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions du dimanche. — XXIII. *Dimanche de la Passion :* Le rôle du démon dans l'histoire du monde *(suite)*, 113. — XXIII *bis*. Plan d'homélie, 114.
Les Paraboles du Royaume. — XVI. Les vignerons homicides, 115. — XVII. Les dix vierges, 116. — XVIII. Les talents, 117.
Retraite à des jeunes filles. — III. La Chananéenne, 119. — IV. Le monde, 121. — V. Le plaisir, 124.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XXIII

Dimanche de la Passion

LE RÔLE DU DÉMON DANS L'HISTOIRE DU MONDE *(suite)*

Mes frères,

L'attribution à une intervention diabolique faite par les Pharisiens de la puissance de Jésus sur les démons m'a fourni, il y a quinze jours, l'occasion de déterminer le rôle de l'Esprit infernal dans l'histoire du monde. Je ne vous ai retracé son action que jusqu'aux temps modernes. L'évangile de ce jour va me permettre, pour compléter ce sujet, de vous la montrer s'exerçant au sein de notre société contemporaine. Elle est dessinée par la réplique anticipée de Notre-Seigneur à l'accusation d' « avoir un démon » formulée par ses adversaires. « Vous avez le diable pour père, disait-il, et vous voulez accomplir les désirs de votre père... Il était homicide dès le commencement ; il n'y a pas de vérité en lui ; il est menteur et père du mensonge. » Se servir des hommes, se les sacrifier, et à cette fin devenir le maître du monde, voilà son ambition et voilà son œuvre.

I

Ne perdons pas de vue deux choses : la première, que le démon en tout ce qu'il fait obéit à sa double haine de Dieu et de l'homme qui le porte à entraver, à limiter, autant qu'il est en lui, l'œuvre de la Rédemption ; la seconde, qu'il tient sur nous, de sa nature angélique demeurée telle qu'à son origine, une grande supériorité d'intelligence et de volonté, qui lui donne sur nous une sorte de puissance. Son génie du mal et sa prééminence expliquent l'empire qu'il s'est acquis sur notre terre.

Je n'ai pas à refaire l'histoire de l'éternel assaut qu'il mène contre chacun de nous et qui n'est que la répétition, sous des formes variées, de la tentation du paradis terrestre et de celle à laquelle il s'est livré sur la personne du Sauveur dans le désert : insinuation, suggestion, dont la ruse est le principal élément et qu'a réalisée le pouvoir des esprits mauvais sur notre imagination et sur nos sens, ou directement ou par le moyen des créatures. Cette histoire nous est trop connue.

Voici ce qui nous atteint moins directement. Le démon, qui a pour lui l'expérience de l'humanité, sait qu'il n'arriverait pas à détruire chez nous le besoin du surnaturel qui nous est pour ainsi dire instinctif. Mais sans le heurter directement, il s'emploie à le détourner de son objet qui est Dieu. Il l'avait dérivé autrefois vers l'idolâtrie, vers la magie et la sorcellerie. De nos jours, il s'efforce de remplacer la religion par la superstition, c'est-à-dire par des croyances ou par des pratiques malfaisantes ou ridicules. Il exploite notre curiosité naturelle de connaître l'avenir et notre tendance à la crédulité. Ne soyez donc pas surpris de la place que tiennent les sciences dites occultes avec leurs soi-disant prédictions et pronostics, et des consultations que leur demandent même les plus incrédules en matière religieuse. — Ou bien l'Esprit mauvais porte à attribuer à certaines paroles, à certains objets, à certaines pratiques, une vertu qu'elles ne possèdent point par elles-mêmes, ou à employer, afin d'obtenir un effet déterminé, des moyens inutiles ou frivoles. On ne croit pas aux miracles ni à l'efficacité des sacramentaux, on se moque de nos rites religieux ; mais on se couvre, on se munit chez soi et en voyage de fétiches, de talismans, d'amulettes de toutes sortes, comme de porte-bonheur. On ne réfléchit pas que si le commerce y gagne, le démon en tire beaucoup plus profit pour éloigner les âmes de Dieu et pour étendre davantage son règne sur la terre.

Nous allons voir une autre forme de son activité.

Dans son fol orgueil, qui a causé sa révolte et sa perte, Satan n'a pas renoncé à son ambition primitive : « Je m'égalerai au Très-Haut. » (Is., XIV, 14). Il a voulu avoir, lui aussi, ses temples, son culte, ses pontifes, ses ministres, ses servants, ses adorateurs. Et dans ce but il s'est constitué, par des hommes qui se sont faits ses exécuteurs, une secte aux mille ramifications étendues aux diverses parties du globe, véritable contre-Eglise, son Eglise à lui, dont il est le chef occulte, mais très agissant, ayant à sa tête un lieutenant pareillement inconnu, par qui il donne ses enseignements et dicte ses volontés à des subalternes qui les transmettent au corps tout entier. Nous y retrouvons le secret comme un des points principaux du programme, bien que le but avoué, dont on devrait, ce semble, se faire une réclame, soit la philanthropie, la solidarité, l'entr'aide universelle. Vieille tactique que celle-là, masque odieux, mensongère promesse renouvelée de l'Eden ! Car le véritable dessein, c'est encore celui du premier jour : faire pièce à l'autorité, au domaine de Dieu, amoindrir l'œuvre du salut des hommes.

Le nom de cette secte née de l'enfer, vous le connaissez : c'est la *Franc-Maçonnerie*. On peut discuter sur la date et le pays de son origine, — d'ailleurs assez récente, — ou ignorer peut-être le tout de ses constitutions, des obligations imposées à ses adeptes, des moyens dont elle se sert, des privilèges qu'elle s'est acquis, du recrutement qu'elle opère. Mais ce que l'on connaît, c'est la place qu'elle a prise à peu près partout, c'est la domination qu'elle parvient à imposer, c'est plus encore le mal incalculable qu'elle accomplit sournoisement — nous verrons par quelle machination — sous le couvert d'une prétendue bienfaisance.

Ne taxez pas de billevesées, de chimères, de contes, ce que je viens de vous dire. Je sais, — et c'est un des stratagèmes dont le démon aime à se servir, — on va répétant que c'est à tort que l'on attribue à la Secte des fins anticatholiques et antisociales. Mais il faut toujours en revenir au même argument : Si l'on ne se propose que le bien, pourquoi travailler dans l'ombre ? pourquoi le mystère qui entoure et le

recrutement, et les assemblées, et les décisions que l'on y prend, et les moyens d'action dont on use ? — « Rêveries, » dit-on. Mais alors faut-il qualifier d'injustice, de crédulité, de faiblesse d'esprit les condamnations portées dans les termes les plus sévères par les Souverains Pontifes contre les sociétés secrètes, la dénonciation de leurs agissements impies et la mise en garde des âmes et des peuples contre leurs perfides menées ? A défaut de ces avertissements si autorisés, il faudrait être bien aveugle pour ne pas se rendre compte que là est une des explications de la perversion des esprits et des cœurs à laquelle nous assistons. Elle nous rappelle celle que Notre-Seigneur donnait à ses Apôtres de la présence de l'ivraie dans le champ du père de famille : « C'est l'œuvre de l'ennemi. » (Mt., XIII, 25).

II

Il ne suffit pas au démon de détacher individuellement les hommes de Dieu, de la vertu, du devoir et de les entraîner dans la voie de l'iniquité. Il veut étendre son empire sur la société elle-même. Il se propose par là une double fin. — D'abord, il met son ambition à rivaliser avec l'Homme-Dieu qui s'est dit « Roi des nations, Roi des sociétés. » S'il n'en a pas le titre, il prétend en exercer le pouvoir, il commandera en maître, il imposera ses volontés, il en surveillera l'exécution. — Le second but, c'est de recruter une véritable légion d'adeptes, d'arracher en plus grand nombre les âmes à Dieu. Que fallait-il pour cela ? Observez bien la tactique. Puisque les parlements font les lois et que ceux qui y siègent sont désignés par les suffrages des citoyens, il importait d'amener au pouvoir les hommes de la secte, les agents de Satan. Par eux serait favorisée la diffusion des doctrines d'impiété, et une législation nouvelle faite à son image et imprégnée de son esprit serait substituée aux lois primordiales de la société encore marquées de l'esprit chrétien.

C'est à l'exécution de ce plan que nous assistons depuis plus d'un demi-siècle surtout : exécution lente, progressive, mais savamment conduite, persévérante et sûre. Par des promesses, par des menaces, par des places, des distinctions, des honneurs, auxquels s'ajoutent les mensonges, les calomnies habilement présentées, on fait campagne en faveur de ceux que l'enfer a désignés pour ses émissaires. Qu'ils parviennent à tromper le corps électoral, qu'ils rallient la majorité des suffrages et réussissent à se faire élire, et ils recevront en temps voulu, venu on ne sait d'où, le mot d'ordre qui dictera leur vote en faveur de telle loi conçue, élaborée, discutée, acceptée dans les conseils sataniques, ou contre telle autre qui n'aurait pas reçu leur *placet*. Si une première tentative n'aboutit pas, une deuxième, une troisième aura raison des résistances.

Et c'est ainsi que l'Eglise s'est vu dépouiller une à une de ses libertés ou exclure du droit commun ; c'est ainsi que se sont introduites dans notre législation les lois les plus oppressives, les plus contraires au bien public.

Enfin, n'est-ce pas encore une stratégie de l'enfer que de dissimuler les pires intentions sous des mots magiques — nous en savons le prestige sur les esprits — et de charger l'Eglise des accusations qui pèsent sur la secte elle-même, son antagoniste : l'intolérance, l'abdication de la volonté, l'obéissance aveugle à un chef étranger, l'esprit de domination, le despotisme et le reste ?

C'est à cette complicité des pouvoirs terrestres, c'est à cette facilité des hommes à se laisser tromper, duper, aveugler, que le démon doit d'étendre son empire sur le monde et de réaliser son plan. On dirait qu'il manœuvre à son gré les hommes et les sociétés, et que l'on en est revenu à ces jours dont parlait Notre-Seigneur lorsqu'il disait : « Cette heure est la sienne, l'heure de la puissance des ténèbres. » Nous saurons dans l'autre vie dans quels desseins de haute sagesse Dieu a permis à son ennemi et au nôtre d'exercer jusqu'à ce point sa vengeance, de se jouer ainsi de lui et de nous. En attendant ce jour des revanches divines, où Dieu sera glorifié à la face de l'univers, restons assurés que les victoires de Satan s'arrêteront là et quand il plaira à la Providence, et que la gloire de Dieu en sortira plus éclatante. Ainsi soit-il.

XXIII *bis*

PLAN D'HOMÉLIE

I. — Nous avons lu la question de Notre-Seigneur aux Pharisiens : « Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ? »

1. Qu'est-ce que les Juifs ont répliqué ? — Ils ont répondu par le procédé habituel des âmes vulgaires, à bout de raisons, par des injures : « Vous êtes un Samaritain, vous êtes possédé du démon. » Ils savaient bien que Jésus n'était pas de Samarie et qu'il ne présentait aucune marque de possession démoniaque. Mais quand la haine est à court d'arguments, il faut bien qu'elle recoure aux insultes pour se justifier.

2. De nos jours, est-ce qu'on n'use pas du même procédé ?

Il y a les blasphèmes contre Jésus-Christ : jongleur, imposteur, qui opprimait les consciences, qui abusait de la crédulité des foules, une sorte de Robert Houdin, un plagiaire et le reste. — Blasphèmes contre l'Eglise : intolérance, institution purement humaine, société comme les autres. — Blasphèmes contre la religion : c'est l'opium du peuple, elle n'offre que préjugés et superstitions, elle est un amoindrissement de l'homme, elle entrave le progrès. — Contre nous, épithètes méprisantes : nous sommes des esprits faibles, crédules, arriérés, rétrogrades, ennemis de la civilisation, pour ne citer que les invectives les plus courantes.

Si l'on retranchait des écrits, des discours de nos ennemis les imputations calomnieuses, les injures grossières, les railleries déshonorantes, que resterait-il ?

A ce procédé, on juge ceux qui l'emploient. Il couvre leur embarras ou leur perfidie. — Ils escomptent la sottise humaine, toujours prête à ajouter foi aux marchands de paroles ou aux audacieux.

II. — Nous avons à recueillir une autre parole de Notre-Seigneur : « Pour moi, j'honore mon Père, et vous, vous me déshonorez. »

Honorer son Père, c'est faire honneur à son nom, à sa parole, à sa loi, à son Fils, à son Eglise, à ses ministres, à sa grâce.

Son nom, il faut le respecter et ne pas en rougir.

Sa parole, il faut y croire et l'écouter.

Sa loi, il faut s'y soumettre et l'observer.

Son Fils, il faut l'adorer et l'aimer.

Son Eglise, il faut recevoir son enseignement et s'attacher à elle.

Ses ministres, il faut leur témoigner déférence et se servir d'eux.

Sa grâce, il faut la recevoir et y correspondre.

Dieu veut être honoré ainsi non seulement dans la vie publique, mais aussi dans la vie privée. On doit vivre comme on pense, pratiquer ce que l'on croit. Le public nous observe ; nous n'avons pas le droit de ne pas en tenir compte.

Dès lors, il nous faut vivre notre vie chrétienne. Nous le devons à Dieu, à nous-même, au prochain, à la société.

Ne pas vivre conformément à ce que nous croyons, ce serait déshonorer Dieu et le vouer au mépris des hommes.

LES PARABOLES DU ROYAUME

XVI

LES VIGNERONS HOMICIDES

Mes frères,

Au lendemain du jour des Rameaux, Jésus se rend au Temple. Les princes des prêtres, les docteurs de la Loi, les Pharisiens viennent à lui et l'interrogent.

Notre-Seigneur sait que sa fin est prochaine. Il voudrait jeter de la lumière dans ces âmes et les sortir de la fausse sécurité morale où elles vivent.

C'est alors qu'en traits rapides, saisissants, il trace l'histoire d'Israël, leur propre histoire, et leur donne un solennel avertissement en leur racontant la parabole des vignerons homicides.

I

« Un homme planta une vigne. Il l'entoura d'une clôture, bâtit une tour, creusa une cuve, puis il la loua à des vignerons et partit en pays étranger. »

Le maître a donc voulu que son domaine soit pourvu d'une installation parfaite. Il n'a rien négligé : la clôture, faite d'un mur en pierres sèches couronné d'un faisceau d'épines, et qui résistera aux pluies de l'hiver ; — une tour de garde, pour assurer la protection contre les maraudeurs et les chacals ; — et un pressoir, qui n'est autre qu'une surface rocheuse aplanie sur laquelle le raisin est foulé ; elle est percée de deux ou trois bassins où le jus est recueilli avant de déborder dans une cuve où il fermentera.

La vigne ainsi pourvue est affermée à des vignerons qui devront payer la moitié, le tiers, le quart, ou le cinquième de la récolte, suivant les conventions. Ce que nous savons, c'est qu'ils doivent payer une redevance en nature.

L'époque venue, en effet, « le Maître envoie un serviteur pour recevoir une partie de la récolte. Et s'étant saisis de lui, les vignerons le battirent et le renvoyèrent à vide. Il leur envoya un autre serviteur ; ils le frappèrent à la tête et l'outragèrent. Il leur en envoya un autre ; ils le tuèrent ; et plusieurs encore, ils battirent les uns ou tuèrent les autres. »

M. f., dans l'ordre naturel des choses, nulle part il n'existe des fermiers assez sots pour maltraiter ainsi les serviteurs de leur maître. La récidive, en aggravant leurs torts, devait leur attirer un châtiment immédiat. D'ailleurs, un maître qui possède assez de serviteurs pour renouveler deux ou trois fois ou davantage encore ses ambassades, devait être en mesure d'exercer une vengeance sans tarder.

Et voici que la parabole ajoute : « Il lui restait quelqu'un, son fils unique ; il l'envoya, le dernier, vers eux, disant : « Ils respecteront mon fils. » Mais ces vignerons se dirent entre eux : « C'est l'héritier, tuons-le et l'héritage sera pour nous. » S'étant saisis de lui, ils le tuèrent et le jetèrent hors de la vigne. »

M. f., un homme qui ne réussirait pas à toucher ses revenus, y renoncerait momentanément en mettant la chose entre les mains de la justice. En tout cas, il ne sacrifierait pas la vie de ses serviteurs et encore moins celle de son fils. Un fils unique vaut mieux que tous les fruits d'une vigne. Or, dans la parabole, la vigne semble être plus aimée que le fils. fils.

M. f., ces anomalies de la parabole s'expliquent dès que nous faisons l'application voulue par Notre-Seigneur.

II

La vigne tant aimée, pour laquelle le Maître n'a rien négligé de ce qui pouvait la rendre agréable et féconde, c'est Israël, l'Israël spirituel qui, par les grâces, les privilèges, les protections exceptionnelles dont Dieu l'a comblé à travers les âges, devait réaliser ce Royaume de Dieu dont Jésus parlait sans cesse.

Les fermiers, ceux-là qui devaient garder et faire fructifier ces dons divins, sont les Israélites en général, mais tout particulièrement les représentants du peuple, les chefs attitrés que nous connaissons : les pharisiens, les scribes, les princes des prêtres, les anciens du peuple et les membres du Sanhédrin.

Les revenus auxquels le Maître, et par conséquent Dieu, attache tant d'importance ne sont rien autre que la gloire que son peuple devait lui rendre, procurée par l'observation très fidèle de la loi de Moïse et par la sanctification de chacun et plus particulièrement des chefs.

Les serviteurs envoyés pour toucher les revenus, représentent les prophètes. Dans la suite des siècles, Dieu les a envoyés pour rappeler au peuple juif la loi divine, la nécessité de son observance. Et vous savez, m. f., comment les prophètes ont été accueillis : leur sévère prédication leur a coûté la vie. Hier encore, Jean-Baptiste était décapité.

Le lendemain de ce jour où il parle, Notre-Seigneur rappellera aux pharisiens comment les prophètes ont été tués par leurs pères, comment eux-mêmes crucifieront et flagelleront les prophètes et les sages qu'il leur enverra, et il pleure sur Jérusalem qui tue les prophètes et lapide ceux qui lui sont envoyés.

Quant au fils unique, le fils bien-aimé, le fils qui vient en dernier lieu, c'est N.-S. Jésus-Christ lui-même. Il n'y a que Dieu qui pouvait sacrifier son Fils. Et il fallait être Jésus pour remplir une telle mission.

Ici, m. f., apparaît le rôle transcendant de Notre-Seigneur. Tous ceux qui sont venus avant lui, même les plus grands, les plus aimés du peuple juif, ne sont que les serviteurs de Dieu ; Lui, c'est le fils unique.

Mais en même temps apparaît le sort qui l'attend. Le fils est tué et jeté hors de la vigne, comme Notre-Seigneur sera sacrifié hors de Jérusalem.

Si Jésus avait parlé plusieurs fois de sa mort devant ses apôtres, dans cette parabole c'est la première fois qu'il en parle devant la foule. Il veut par là prévenir ce crime qui va entraîner la ruine d'Israël.

La mort du fils mit le comble à la colère du Maître de la vigne. « Alors, que fera ce Maître ? dit

Notre-Seigneur. Il viendra, il fera périr ces vignerons et donnera sa vigne à d'autres. »

Et les Juifs ont si bien compris cette application de la parabole qu'ils s'écrièrent : « A Dieu ne plaise ! »

Mais, fixant ses regards sur eux, Jésus insiste : « N'avez-vous jamais lu dans l'Ecriture : La pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs, c'est elle qui est devenue la pierre d'angle ; celui qui tombera sur cette pierre sera brisé et celui sur qui elle tombera sera réduit en miettes ? »

M. f., ne pensez-vous pas qu'à la fin de cette prédication le regard de Notre-Seigneur fixant ses adversaires devait être à la fois terrible et douloureux ?

Jésus vient de renouveler la prophétie du vieillard Siméon au jour de la Purification de la Vierge : « Cet enfant est établi pour la ruine et pour la résurrection d'un grand nombre en Israël. »

* *

Israël a été infidèle à la grâce divine, mais Dieu ne veut pas que la mort de son Fils soit infructueuse. Elle doit être salutaire et rédemptrice.

Alors, quels seront les nouveaux vignerons ?

Puisque la fidélité à rendre les fruits n'est autre que la fidélité à la loi de Notre-Seigneur, nous sommes en droit de conclure que les nouveaux vignerons représentent les chrétiens en général, successeurs spirituels de l'ancien Israël.

« C'est à nous, dit S. Jérôme, que Dieu a loué sa vigne, mais à la condition expresse de lui rendre le fruit en son temps par nos paroles et nos actes. »

M. f., que notre vie tout entière réponde à l'attente divine, pour éloigner de nous et de notre pays les justes châtiments que mérite l'impiété, et pour attirer les bénédictions et les consolations de Dieu. Ainsi soit-il.

XVII

LES DIX VIERGES

Mes frères,

« Alors, le Royaume de Dieu sera semblable à dix vierges qui, ayant pris leurs lampes, sortirent à la rencontre de l'époux. Cinq d'entre elles étaient étourdies et cinq étaient sages. Les étourdies en prenant leurs lampes ne prirent point d'huile avec elles, tandis que les sages prirent de l'huile dans leurs flacons avec leurs lampes. Comme l'époux tardait à venir, elles s'assoupirent toutes et s'endormirent. A minuit un cri retentit : « Voici l'époux, venez à sa rencontre ! » Alors toutes les vierges se réveillèrent et apprêtèrent leurs lampes. Les étourdies dirent aux sages : « Donnez-nous de votre huile, car nos lampes s'éteignent. » Les sages leur répondirent : « De peur qu'il n'y en ait pas assez pour vous et pour nous, allez plutôt chez les marchands et achetez-en pour vous. » Pendant qu'elles allaient en acheter, l'époux arriva ; celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui dans la salle des noces, et l'on ferma la porte. Quelque temps après, arrivent aussi les autres vierges disant : « Seigneur, Seigneur, ouvreznous ! » Il leur répondit : « En vérité, je vous le dis, je ne vous connais pas. » Veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure. »

M. f., cette parabole appartient au groupe des discours de Notre-Seigneur sur *la vigilance*. Pour en bien saisir l'application et les leçons qu'elle donne, nous commencerons par rappeler les usages auxquels il est fait ici allusion.

I

Chez les Juifs, le mariage était précédé de plusieurs jours ou plutôt de plusieurs nuits de réjouissances ; car la nuit est plus propice que le jour à ces manifestations : les chants se font mieux entendre, et la lumière des torches est une sorte d'illumination ambulante qui crée une atmosphère de gaieté dans la bourgade tout entière.

Durant ces préparatifs, les futurs époux se réjouissent chacun de son côté, le fiancé dans la compagnie de jeunes gens, la fiancée entourée de ses amies. Les deux groupes ne fusionnent que le soir du dernier jour.

Quant au mariage, la loi de Moïse n'a prévu aucune cérémonie religieuse. Il est purement civil et son rite essentiel consiste uniquement en ce fait que le fiancé se rend à la maison de la fiancée, et l'emmène immédiatement chez lui.

Ainsi donc, à la nuit tombante, il part escorté de ses amis, portant des torches allumées. Le cortège ne se livre à aucune manifestation tapageuse ce soir-là ; les chants de la rue sont réservés aux femmes qui accompagnent la fiancée.

Dans sa maison, celle-ci, parée, entourée de ses compagnes, attend l'arrivée de l'époux. Sa venue fait exploser des cris de joie qui font vite place à des chants interminables.

D'ailleurs, le cortège se reforme et se rend à la maison de l'époux où se donne le grand festin des noces.

II

Si le récit de la parabole ne donne pas toutes ces précisions, s'il ne parle pas de la fiancée, du lieu où les vierges se sont endormies, ni de l'endroit où se fait le festin, c'est que Notre-Seigneur parle à un auditoire au courant de tous ces usages locaux.

La fiancée n'est pas mentionnée parce qu'elle n'a pas de rôle à jouer dans la morale de la parabole, mais on sait bien que la noce ne se célébrera pas sans elle. On ne précise pas où se trouvent les vierges en attendant l'époux, parce qu'elles sont très certainement chez la fiancée, puisque c'est la coutume. Quant au repas de noces, rien ne demande qu'il se fasse ailleurs que dans la maison du fiancé, puisque celui-ci vient chercher son épouse pour l'y conduire.

D'autre part, nous découvrons dans la parabole plusieurs traits anormaux qui peuvent nous étonner.

Pourquoi les jeunes filles n'ont-elles que des lampes à huile, lampes minuscules qui sont des veilleuses plutôt que des flambeaux ? Comment leur flamme vacillante résistera-t-elle aux mouvements désordonnés des chanteurs et à la brise du soir ? S'il n'a que cela pour s'éclairer, le cortège ne tardera pas à être plongé dans la nuit ou n'aura d'autre lumière que celle des étoiles.

Pourquoi les jeunes filles s'endorment-elles ? La veillée chez la fiancée est-elle si languissante, alors que ces soirées sont habituellement remplies par les chants, le bruit des tambourins et le claquement ininterrompu des mains ? La nuit des noces est le temps idéal des réjouissances pour ces infatigables chanteuses que sont les jeunes Juives. D'ailleurs, on ne fait honneur aux mariés qu'en faisant du bruit, et l'on est capable d'en faire beaucoup et pendant de longues heures.

Pourquoi ce long retard du fiancé ? Dans la réalité, le fiancé ne manque jamais de venir chercher la fiancée à la tombée de la nuit ; et dans la parabole, au milieu de la nuit il n'est pas encore arrivé.

De plus, les vierges sages font preuve de dureté de cœur à l'égard de leurs compagnes, quand ces jeunes étourdies leur demandent de partager leur provision d'huile. Dans la vie ordinaire, on ne les aurait pas renvoyées en pleine nuit réveiller un marchand. Elles auraient pu en demander à la fiancée chez qui elles étaient, et puis une ou deux d'entre elles auraient suffi pour rapporter la provision à toutes.

Enfin l'époux ne se montre-t-il pas farouchement sévère, lorsque les jeunes filles reviennent, frappent à sa porte pour prendre part au festin et qu'il refuse de leur ouvrir et leur dit : « En vérité je ne vous connais pas ! »

III

Toutes ces anomalies, m. f., sont voulues par Notre-Seigneur pour préparer la leçon qu'il veut donner à son auditoire.

Cette parabole fait allusion à la venue du Christ dans toute sa gloire au jugement dernier, et chaque trait est une image qui doit nous aider à comprendre comment nous devons nous préparer à cette heure.

En effet, l'époux qui se montre si difficile à l'égard des amies de son épouse, qui exige avec rigueur qu'on ait sa lampe allumée et ferme impitoyablement sa porte aux retardataires, n'est pas un époux ordinaire, il n'est pas de ce monde. Il figure le juge intègre qui traite chacun selon son mérite et pèse les actes à la balance de sa stricte justice.

L'attente prolongée de la venue de l'époux rappelle la bonté de Dieu, qui nous donne la vie présente tout entière pour nous préparer à sa divine rencontre.

Les deux groupes de jeunes filles, les unes prudentes, les autres étourdies et imprévoyantes, figurent les fidèles partagés en deux catégories : ceux qui préparent leur éternité, et ceux qui ne la préparent pas.

Et cette préparation est figurée par la provision d'huile dont les vierges étourdies n'ont pris aucun souci, et que les vierges sages ont eu soin d'emporter avec elles, provision nécessaire, étant donné la petite contenance de la lampe, si l'époux se fait attendre, et ce fut le cas.

Si la parabole présente ces jeunes filles cédant au sommeil, c'est uniquement parce que leur réveil en sursaut symbolise la venue inattendue du Maître, qui a dit ailleurs : « Je viendrai comme un voleur à l'heure où vous n'y penserez pas. »

Enfin le geste peu charitable des vierges sages refusant de l'huile à leurs compagnes et obligeant chacune d'elles à s'en procurer, nous rappelle que dans l'ordre surnaturel personne ne peut faire les commissions des autres ; on ne peut travailler que pour soi, car on est seul responsable de ses actes devant Dieu.

Les vierges sages sont admises au festin parce qu'elles étaient prêtes à recevoir l'époux ; les autres imprudentes en sont exclues parce qu'il était trop tard lorsqu'elles ont voulu se préparer.

IV

Et nous pouvons maintenant résumer ainsi les leçons de la parabole.

1o Première leçon : la venue du Sauveur est à la fois certaine et incertaine. — Elle est certaine quant au fait. De même que l'époux viendra certainement chercher sa fiancée pour l'introduire en sa maison, ainsi N.-S. Jésus-Christ viendra à la fin des temps pour recevoir ses élus à son banquet céleste. — Elle est incertaine quant à l'heure. Chez les Juifs, les heures de la nuit étaient partagées en quatre veilles. L'époux peut venir à la première minute de la première veille, ou au milieu de la nuit, ou au chant du coq, ou dans les derniers moments de la dernière veille. Ainsi pourra-t-il en être de la venue du Sauveur, qui nous en a prévenus : « Veillez, car vous ne savez ni le jour ni l'heure. »

2o Deuxième leçon : pour être admis dans la demeure de l'époux et à son festin, image du ciel, il faut être prêt à le recevoir, et, nous l'avons vu, cette préparation doit être suffisante, actuelle et personnelle.

a) Elle doit être *suffisante*. Ce n'est pas assez d'une préparation éloignée, d'avoir sa petite lampe à huile, et de se trouver en compagnie d'invités qui soient bien préparés. Il faut avoir soi-même sa provision. Ainsi pour nous, m. f., il n'est pas suffisant d'avoir été baptisé, d'avoir la foi en Dieu ; mais il faut que notre foi soit vivante, qu'elle alimente notre vie et nous aide à pratiquer toutes les vertus chrétiennes.

b) Actuelle. Quand l'époux s'est présenté, peu lui importait que les lampes des vierges folles aient brûlé une partie de la nuit, puisqu'elles étaient éteintes à sa venue. A l'heure où Dieu nous appellera, il devra nous trouver prêts à entrer dans le cortège des bienheureux. C'est donc que le dernier instant de notre vie est capital, décisif. Mais chaque instant de notre vie peut être le dernier ; il importe donc de ne pas risquer son éternité et d'être prêt à tous les instants de la vie.

c) Enfin notre préparation doit être *personnelle*. Au tribunal de Dieu, il n'y a pas de jugement en bloc ; chaque âme répond de ses dispositions personnelles. Il n'y a rien à cacher, à dissimuler, à excuser. D'ailleurs, dans la lumière de Dieu, notre conscience sera notre plus redoutable accusateur ou, au contraire, notre plus réconfortant soutien.

* *

M. f., veillons, puisque nous ne savons ni le jour ni l'heure où Dieu viendra. Ne commettons pas l'imprudence des vierges folles en remettant sans cesse le moment de notre conversion, de notre rentrée en grâce avec Dieu. La vertu, la charité, la préparation à la vie future ne sont pas articles de bazar qui s'achètent au dernier moment ; on s'exposerait à voir la porte du Paradis fermée et à entendre la terrible parole du Maître : « Je ne vous connais pas. »

Comme les vierges sages, vivons dans l'attente de l'arrivée de l'époux ; à l'heure où il viendra, que nos âmes brillent de l'éclat de toutes les vertus chrétiennes, afin de prendre place dans son cortège et à son festin pour jouir éternellement de son bonheur en pleine sécurité. Ainsi soit-il.

XVIII

LES TALENTS

Mes frères,

Après avoir rappelé, dans la parabole des vierges sages et des vierges folles, la nécessité d'être vigilant, d'être prêt pour prendre place dans le Royaume de Dieu, Notre-Seigneur apprend à ses auditeurs que cette place il faut la mériter par le labeur et la fidélité.

C'est la leçon de la parabole des talents.

I

« Cela, en effet, ressemble à un homme qui, sur le point de partir pour l'étranger, appela ses serviteurs et leur confia son avoir. A l'un il donna cinq talents, à l'autre deux, à un troisième un, à chacun selon sa capacité, et il partit. Aussitôt celui qui avait reçu les cinq talents s'en fut les faire valoir, et il en gagna cinq autres. De même, celui qui avait reçu les deux talents en gagna deux autres. Quant à celui qui n'en avait reçu qu'un, il s'en alla faire un trou en terre et il y cacha l'argent de son maître. »

Cet homme est riche. Il part en voyage ; où ? pourquoi ? pour combien de temps ? Peu nous importe. Il ne veut pas que sa fortune demeure improductive pendant son absence. Il pourrait la déposer dans une banque, certain de la retrouver capital et intérêts. Il pourrait la remettre entièrement entre les mains du serviteur le plus capable de la faire fructifier. C'est ainsi qu'agirait prudemment un homme dans le cours ordinaire de la vie.

Mais nous devinons que l'homme de la parabole représente Dieu lui-même qui confie ses dons, ses richesses à ses créatures chargées de les faire valoir. C'est pour cela que nous voyons le maître distribuer sa fortune à chacun de ses serviteurs. Au premier, il remet cinq talents ; au second, deux ; au troisième, un. Le talent était, chez les Juifs, la plus forte unité de poids monétaire, il pesait 42 kilos 533 grammes, et le talent valait environ 5.500 fr. de notre monnaie d'avant-guerre. Cinq talents représentaient à l'époque une fortune.

Si la parabole ne signale pas pour les serviteurs l'obligation de faire valoir le bien de leur maître, elle nous laisse supposer que ceux-ci connaissent bien ses intentions, puisque, dès son départ, ils se mettent en devoir de faire fructifier l'argent, et qu'à son retour le maître récompense les serviteurs fidèles et punit, au contraire, le paresseux, l'insouciant qui a laissé le talent improductif.

Ces trois serviteurs, m. f., représentent les diverses catégories de chrétiens bénéficiaires des dons de Dieu. A chacun de nous, en effet, Dieu donne selon sa capacité, selon la situation qu'il occupe dans le monde ; il mesure sa grâce au devoir qu'il nous prescrit, et n'impose à personne un devoir au-dessus de ses forces. Mais chacun de nous, comme chacun des serviteurs de la parabole, doit faire fructifier les dons qu'il a reçus.

Comment le premier et le second serviteur ont-ils fait ? Nous savons seulement qu'ils se sont mis au travail sans tarder, que leurs efforts durèrent un long temps et qu'ils furent couronnés de succès, puisque le rendement fut de cent pour cent.

Au contraire, le troisième serviteur s'en alla tout simplement creuser un trou en terre pour y mettre en sécurité l'argent de son maître. C'était une habitude très répandue en Orient d'enfouir les trésors dans des grottes ou des cachettes naturelles, dans la terre elle-même.

II

Et voici maintenant l'heure de la reddition des comptes.

Le maître est-il arrivé à l'improviste ? En tous cas, la parabole ne dit pas qu'il avait prévenu de son retour, ni qu'il était attendu de ses serviteurs. Sa venue est qualifiée d'arrivée : c'est le terme qui désigne l'entrée triomphale des princes, leur visite officielle dans les villes qui leur sont soumises.

Le retour du maître étant l'image de la venue du Christ à la fin des temps, est indiqué par ces mots : « Longtemps après, arrive le maître. »

Et ce maître convoque ses serviteurs et exige immédiatement les comptes de leur gestion, comme à l'heure du jugement Dieu demandera compte de l'usage des biens matériels et des grâces spirituelles dont il nous a comblés ici-bas.

Les serviteurs se présentent.

« Voici, dit le premier, les cinq talents que vous m'avez confiés, plus cinq autres que j'ai gagnés. » De même le second : « Voici vos deux talents, plus deux autres que j'ai gagnés. »

Et la réponse du maître à ces deux serviteurs fidèles est la même, également louangeuse, également rémunératrice : « Très bien, bon et fidèle serviteur ; tu as été fidèle en des choses de peu, je vais te préposer à de plus grandes ; entre dans la joie de ton maître. »

Nous avons dit que les cinq talents n'étaient pas peu de chose, mais une fortune. En fait, les cinq talents et toutes les fortunes de la terre ne sont que peu de chose auprès des richesses inouïes que Dieu nous réserve dans la gloire ; car c'est bien ce que comprenaient les Juifs par l'expression : « Entre dans la joie de ton maître, » paroles qui signifiaient un festin de joie auquel Dieu donne l'ampleur de l'éternité.

Alors, celui qui n'a reçu qu'un talent s'avance, sans se faire prier comme sans contrainte. Ainsi, au jugement de Dieu, il n'y a nulle presse et nul retard.

Ce serviteur a conscience de sa faute et semble bien ne pas se faire illusion sur la sentence qui va être portée. Toutefois, il essaie de plaider les circonstances atténuantes. « J'ai eu peur, dit-il ; je vous connaissais pour un homme dur, moissonnant là où vous n'avez pas semé, ramassant là où vous n'avez pas étendu. J'ai été enfouir votre talent en terre ; vous l'avez là, il est à vous. »

Hélas ! les excuses ne font que cacher la négligence du serviteur. Le maître ne paraît pas un homme dur. Il paraît un homme soucieux de ses intérêts, mais, en même temps, disposé à récompenser les bonnes volontés. Là où le premier et le second serviteur ont réussi à faire fructifier son bien, le troisième aurait pu ne pas échouer.

Juste et magnanime dans la récompense, le maître va se montrer juste et sévère dans le châtiment : « Serviteur mauvais et paresseux, dit-il, tu savais que je moissonne là où je n'ai pas semé, et que je ramasse là où je n'ai pas étendu ! Il fallait donc mettre mon argent en banque où j'aurais retrouvé capital et intérêts. Enlevez-lui donc le talent et donnez-le à celui qui en a dix. Car celui qui a, quel qu'il soit, on lui donnera avec surabondance ; mais celui qui n'a pas, même ce qu'il a lui sera enlevé. »

M. f., ces dernières paroles sont dites pour accentuer la volonté du maître de récompenser les serviteurs fidèles au-delà de ce qu'ils pouvaient espérer, et de punir sévèrement le serviteur indolent qui n'a pas compris la confiance qui lui avait été témoignée.

En réalité, la raison du châtiment est de n'avoir pas usé des dons divins.

* *

L'application pratique de cette parabole pour nous, m. f., vous l'avez comprise.

Le maître parti pour un long temps, c'est N.-S. Jésus-Christ qui remonte au ciel après sa résurrection.

Les serviteurs : nous-mêmes.

Les talents confiés : toutes les grâces et les dons naturels et surnaturels par lesquels Dieu embellit nos âmes.

La plus-value : les mérites acquis par nos bonnes actions et la pratique des vertus.

L'enfouissement en terre : nos démérites quand nous négligeons nos devoirs et que nous usons mal des grâces divines.

La reddition des comptes : le jugement de Dieu que Jésus présidera à son retour sur les nuées du ciel.

Et la parabole nous apprend clairement que notre récompense ou notre châtiment sera équitablement proportionné à la valeur des actions de notre vie.

Dieu veuille que soutenu par le secours divin, chacun de nous soit le serviteur fidèle qui, au grand jour, entendra l'appel du Maître : « Serviteur bon et fidèle, prends ta place au festin de joie de ton Seigneur. » Ainsi soit-il.

RETRAITE A DES JEUNES FILLES

III

LA CHANANÉENNE

Mes chères enfants,

Notre-Seigneur insiste très souvent, dans le saint Evangile, sur la nécessité et les conditions de la prière, parce qu'il sait qu'en définitive, *seule* la prière nous rend aptes à recevoir toutes les grâces de Dieu. S. Jean Chrysostome nous dit même qu'elle a une telle force qu'elle rend, à ce qu'il semble, la parole de l'homme aussi puissante et même plus puissante que celle de Dieu : aussi puissante, car comme Dieu d'une parole a fait toute chose, « *dixit et facta sunt* », l'homme n'a qu'à parler et tout lui est accordé : « *quodcumque volueritis, petite et fiet vobis* » ; plus puissante même en quelque sorte, puisque Dieu ne se fait obéir que des êtres créés, au lieu que par la prière, tout Dieu qu'il est, il obéit à la voix de l'homme, selon l'expression de l'Ecriture : « *Obediente Domino voci hominis* ».

Mais Notre-Seigneur sait que cette promptitude à exaucer la prière sera ordinairement la conséquence de notre persévérance à prier. Si Dieu fait attendre, c'est par une raison d'amour ; il se plaît à nous voir reconnaître notre pauvreté, notre insuffisance ; il nous écoute lui redire que nous sommes incapables de trouver par nous-mêmes ce dont nous avons besoin et qu'il n'y a que de lui, notre Père infiniment bon et tout-puissant, que nous attendions le secours et la grâce, si nécessaires et si désirés.

Cette persévérance indispensable à l'efficacité de la prière, Notre-Seigneur ne l'a pas seulement démontrée à ses auditeurs dans les deux paraboles déjà expliquées, celle de l'ami et celle du juge inique. Il a tenu à la mettre en relief en une circonstance de sa vie publique et à n'accorder un miracle qu'à cette persévérance, soumise à une dure épreuve, car alors que l'ami avait acquiescé à la demande qui lui était faite en expliquant la raison de son premier refus, lui ne daigna pas répondre. Il ne sembla pas faire attention au cri de supplication qu'on lui adressait ; et alors que le juge trahissait son devoir sans dire mot à la pauvre veuve qui réclamait justice, lui, le Bon Maître, d'une parole sèche et dure, non seulement fit entendre qu'il n'était pas venu pour exaucer la prière adressée, mais encore il ajouta une parole méprisante, bien faite pour décourager.

Quelle violence il dut alors faire à son cœur, et comme il a fallu qu'il songe à nous, au besoin que nous avions de recevoir de lui une forte leçon, pour que, quoi qu'il arrive, nous ne nous lassions pas de prier, si dur que soit l'effort imposé par la prière et si parfaitement inutile qu'il nous paraisse, à cause des lenteurs de Dieu à y répondre !...

Le fait dont j'ai à vous entretenir se trouve raconté par S. Mathieu et S. Marc ; j'unirai les deux récits, qui ont quelques variantes, et vous les commenterai en m'appuyant sur les écrits des Pères de l'Eglise.

I

Notre-Seigneur, sachant que son heure n'était pas encore venue (c'est-à-dire l'heure d'être trahi, vendu par les princes des prêtres et condamné à toutes les tortures de la Passion et du crucifiement), s'éloigna de la Galilée afin de se soustraire à ses ennemis qui cherchaient une occasion de s'emparer de lui et de le faire mourir. Il se dirigeait vers le Nord, du côté de Tyr et de Sidon, pays habités par les Chananéens encore païens, et il désirait rester là incognito et continuer dans le calme à enseigner ses Apôtres et les préparer à leur mission.

1. Aussitôt qu'elle apprend son arrivée dans le pays, une femme pauvre quitte sa demeure et probablement son village, et accourt vers lui.

La voyez-vous, cette pauvre Chananéenne ? Son visage pâle, ses traits abattus, ses yeux rouges des larmes versées et gonflés de celles qu'elle retient, sa tenue assez négligée, tout en elle trahit la fatigue, les insomnies et l'oubli de toute vanité ; tout en elle exprime une souffrance intime et cruelle.

Elle s'approche du groupe des Apôtres au milieu duquel se trouve Notre-Seigneur, et elle s'écrie : « Jésus, Fils de David, ayez pitié de moi ! ma fille est tourmentée par le démon. »

Elle souffre plus que sa fille, car, pour une mère, voir souffrir son enfant et ne pouvoir le soulager, sentir sa totale impuissance, c'est une épreuve que seuls peuvent comprendre les cœurs maternels qui ont passé par là.

S'était-elle adressée à ses dieux ou aux devins de sa contrée ? C'est peu probable ; mais si elle l'avait fait, la déception et la désillusion s'étaient ajoutées à sa peine.

Ayant entendu parler de Jésus, de ses miracles et de son incomparable bonté, elle court vers lui, avec une pleine confiance, insouciante des personnes et des choses qu'elle rencontre, tant elle est absorbée par sa douleur. Elle va droit vers Jésus et, de toutes ses forces, elle s'écrie : « Seigneur, Fils de David, ayez pitié de moi ! ma fille est cruellement tourmentée par le démon ».

Elle appelle Jésus « Seigneur » : donc elle croit à sa divinité. Elle l'appelle « Fils de David » : donc elle sait qu'il est homme, qu'il est celui que les Juifs attendent comme leur Messie et leur Sauveur. C'est ainsi, d'ailleurs, qu'en dépit de la haine de quelques-uns, la foule n'hésitait pas à le nommer.

A ces appels réitérés, à ces appels à fendre le cœur le plus dur, que va faire Jésus ?... Jésus ne détourne même pas la tête, il semble n'y faire aucune attention. Lui si prompt à consoler toute peine, même sans en avoir été prié (témoin la veuve de Naïm, *misericordia motus*), lui qui n'hésite pas à user de sa puissance divine pour soulager toute misère,... comme s'il n'avait pas entendu, il continue à marcher et, sans doute, à s'entretenir avec ses Apôtres.

N'a-t-il donc pas lu dans le cœur de cette pauvre mère ? N'a-t-il pas senti l'intensité de sa douleur ? N'a-t-il pas admiré sa foi, sa confiance ?

Sans aucun doute, mais il contient ses sentiments d'admiration comme les effluves de sa miséricorde et il garde une attitude indifférente.

Pourquoi ?... Ah ! c'est que derrière cette pauvre femme il aperçoit toutes les âmes qui se lassent de prier ; il nous voit et il veut nous donner une leçon en même temps qu'un exemple, afin que nous n'hésitions jamais à importuner Dieu de nos incessantes supplications.

2. Mais ce silence et cette froideur ne vont-ils pas déconcerter la pauvre femme ?

Non ; *elle est mère*, elle continue de crier, d'implorer toujours et si fort que les Apôtres se lassent de l'entendre. Tout étonnés du silence du divin Maître, qu'ils avaient vu d'ordinaire si prompt à écouter la moindre requête, les voilà eux-mêmes, peut-être à la demande de la malheureuse femme, qui joignent leurs prières à la sienne ; « Maître, accordez-lui ce qu'elle implore et renvoyez-la, car elle nous poursuit de ses cris. » — Et Notre-Seigneur de répondre ces paroles d'une sécheresse déchirante : « Vous savez bien que je ne suis venu que pour les brebis perdues de la maison d'Israël. »

De fait, il ne devait exercer son ministère que chez les Juifs, comme plus tard les Apôtres commenceront leurs prédications en Judée avant d'aller aux Gentils.

Pauvre femme ! Ainsi remise à sa place, entendant cette parole : « Je ne suis pas venu pour vous, » et voyant alors Notre-Seigneur entrer dans une maison (nous dit S. Marc), va-t-elle s'en aller découragée, en murmurant : « A quoi bon rester ? il n'est pas venu pour moi... Il me le signifie. . Je n'ai qu'à me retirer... J'ai perdu mon dernier espoir ! »

Non, elle souffre trop, elle aime trop son enfant pour abandonner sa cause. En dépit de tout, elle reste, elle garde sa confiance, elle attend le Sauveur (peut-être entre-t-elle dans la maison), elle se prosterne à ses pieds et plus humble, plus suppliante que jamais, elle recommence : « Seigneur, venez à mon secours !... »

Et Jésus lui adresse une parole dédaigneuse et méprisante, une parole pour l'éloigner : « Il ne convient pas de prendre le pain des enfants pour le jeter aux chiens. »

La dure parole, faite pour briser un cœur déjà si malheureux ! Sans doute la pauvre mère, froissée dans sa dignité, va se détourner du Sauveur et se retirer en jetant sur lui un regard de colère : « Ah ! je vois bien que vous êtes comme vos concitoyens ; fiers de leur religion, ils n'ont pour nous que du mépris et nous traitent de chiens parce que nous sommes païens... Quoi qu'on m'ait dit de votre bonté, vous ne valez pas mieux qu'eux, vous n'avez pas de cœur, pour broyer ainsi celui d'une mère dans la désolation ! »

Il n'en est rien : la réponse du Sauveur ne la déconcerte pas. Elle sait sa misère, son indignité, et elle devient plus humble et plus suppliante encore : « Oh oui ! Vous avez raison, je ne suis qu'une pauvre païenne qui ne mérite rien... Mais permettez : est-ce que les petits chiens ne mangent pas les miettes qui tombent de la table de leur maître ? Seigneur, toutes vos bontés, toute votre puissance, réservez-les pour les enfants d'Israël ; mais un peu de cette bonté, quelques miettes, si petites qu'elles soient, de votre puissance, vous suffisent largement pour m'accorder ce que je vous demande : guérir ma fille et la rendre à ma tendresse. »

Ah ! cette fois-ci la persévérance si humble et si confiante de cette pauvre mère a triomphé de toutes les résistances du Sauveur. Le cœur du bon Maître tressaille de joie, sa figure s'éclaire, ses yeux jettent sur la Chananéenne un regard d'admiration : « O femme, ta foi est grande ! Qu'il te soit fait selon ton désir ; ce que tu demandes, bien volontiers je te l'accorde. »

Et la fille fut guérie et la mère convertie.

II

Après semblable exemple, pourrions-nous hésiter à prier sans nous lasser jamais, sûrs d'obtenir tout ce que nous aurons désiré ?

Mais, chères enfants, qui avait donné à cette pauvre mère la grâce de l'humilité, de la confiance, de la persévérance ? Qui l'avait convaincue que, misérable païenne, elle était indigne de toute faveur et qu'elle ne pourrait l'obtenir que du fait d'une miséricorde infinie ? N'est-ce pas le Sauveur lui-même qui voulait, en nous donnant une leçon, faire grandir l'âme de la pauvre mère et nous la montrer en exemple ?

Cette grâce de la prière, de la prière humble et persévérante, il faut à tout prix la demander à Notre-Seigneur. Le prophète a annoncé que Jésus venu, il répandrait sur les âmes un esprit de grâce et de prière, « *spiritus gratiæ et precum.* »

Cet esprit de grâce, c'est cette lumière qui nous pénètre de notre néant, de notre impuissance, de notre indignité et de l'infini de la miséricorde divine, afin qu'alors nous traduisions en prière l'expression de nos besoins.

Cette grâce, hélas ! combien en abusent, imitant trop les païens qui, dans leur orgueil, déclaraient que personne ne devait jamais songer à remercier les dieux de pratiquer la justice ou de garder la vertu, chacun trouvant en soi la force d'être honnête homme. Aux dieux on pouvait seulement demander la vie, la fortune...

Est-ce que trop souvent nous n'agissons pas comme ces païens ?... Que ce soir, mes chères enfants, du fond de votre cœur jaillisse une parole de foi et d'amour envers Notre-Seigneur : « O Jésus, je vous remercie d'avoir eu pitié de ma lâcheté devant l'effort exigé par la prière, de ma lassitude en ne me voyant pas exaucée... Ah ! je n'oublierai pas la Chananéenne. Je sais que si sourd que vous paraissiez au cri de ma prière, vous l'écoutez avec tout votre amour ; vous entendez même le désir de mon cœur avant qu'il soit venu jusqu'à mes lèvres... Jamais vous ne me direz que vous n'êtes pas venu pour moi, car

au Tabernacle, en chaque Hostie que je reçois, n'êtes-vous pas spécialement descendu pour moi ?

« Je sais que vous ne vous contentez pas de me donner les petites miettes qui tombent de votre table. Vous me donnez le vrai Pain, ce Pain qui est votre chair, en qui habite la plénitude de votre divinité. Je voudrais par mon humilité, ma confiance, ma persévérance dans la prière, faire battre votre cœur comme il a battu en entendant la Chananéenne... Je voudrais vous faire tressaillir de joie et vous entendre me dire : « O mon enfant, ta foi est grande, si grande que tous tes désirs, si nombreux qu'ils soient, je les comblerai, je les dépasserai !... »

Chères enfants, quand Notre-Seigneur va vous bénir, demandez-lui par l'intercession de la Sainte Vierge, pour le présent et pour l'avenir, cette grâce de la persévérance dans la prière ; et alors même que sur la terre vous ne semblerez pas exaucées, attendez le ciel avec la certitude d'y être émerveillées des voies du Seigneur dans ses réponses. Travaillez à devenir des âmes de prière, car, dans la mesure où vous le serez, vous deviendrez de vraies saintes, capables des plus hautes vertus. Ainsi soit-il.

IV

LE MONDE

Nolite diligere mundum neque ea quæ in mundo sunt.
De grâce, n'aimez pas le monde ni ce qui est dans le monde. (I Jo., II, 15).

Mes chères enfants,

Je veux aujourd'hui méditer avec vous sur *le monde*, qui est le grand obstacle à la vie raisonnable et chrétienne ; et afin que vos intelligences soient éclairées et que vos cœurs soient touchés, je m'appuierai avant toute chose sur les paroles de Notre-Seigneur, le conjurant de daigner se servir de cet entretien pour vous apprendre à reconnaître et à détester ce monde au milieu duquel vous devez vivre comme n'en étant pas ; en usant, mais, par la volonté, en étant totalement détachées, de telle sorte que vous n'y paraissiez jamais pour votre satisfaction, mais uniquement dans la mesure où Dieu le veut.

Un fait s'impose : Notre-Seigneur a maudit le monde. Pourquoi l'a-t-il maudit ? Quelles conclusions pratiques devez-vous en tirer ?

I. — *Notre-Seigneur a maudit le monde*

1. Avant de vous rappeler cette parole divine, permettez-moi d'insister sur *la foi et le respect* avec lesquels vous devez l'entendre.

a) Une parole de Dieu, c'est une parole à laquelle il n'y a rien à ajouter ni à retrancher. Une parole de Dieu, c'est une parole à laquelle on doit adhérer avec la certitude de ne pas se tromper, sous peine de renier son baptême. Une parole de Dieu, c'est une de ces paroles dont il a été dit : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas ». Une parole de Dieu, c'est une parole dont vous contemplerez éternellement la vérité... Vous devez la recevoir avec *simplicité* et *obéissance* comme des enfants de Dieu. Les enfants, parce qu'ils sont remplis d'inexpérience et d'ignorance, n'ont qu'une sauvegarde : *croire* et *obéir* à la parole de leur mère. Quand il s'agit de l'ordre surnaturel, nous sommes tous de grands enfants et nous n'avons aussi qu'une sauvegarde : croire et obéir à la parole de Dieu.

b) Bien des personnes sont dans le monde *sans en soupçonner le danger*. Ce danger n'entraîne pas toujours immédiatement vers une chute mortelle (quoiqu'il y conduise infailliblement) ; il est surtout dans l'éloignement de Dieu et la difficulté du bien. Satan préserve parfois momentanément les jeunes filles et les jeunes femmes des dangers du monde, afin de les y attacher davantage et de les perdre plus facilement. Il veut les faire *douter* de la parole de Dieu, comme pour perdre nos premiers parents il les a fait douter de ses paroles pourtant menaçantes !

c) Enfin, plusieurs d'entre vous *se croient à l'abri* des dangers du monde : « Par ma vie je ne suis pas du monde... Je ne puis me soustraire à toutes ses fêtes, mais le monde n'a pas de dangers pour moi ! » Quelle illusion ! Notre-Seigneur lui-même va vous répondre et nulle d'entre vous, j'en suis sûr, n'osera lui donner un démenti.

2. *Que nous dit du monde la parole de Dieu ?*

a) Notre-Seigneur affirme *son danger, son mal*, d'une façon solennelle, absolue : « *Væ mundo !* Malheur au monde ! » Lui qui a béni toute créature, qui a laissé venir à ses pieds les pécheurs, qui a prié pour ses bourreaux, n'a aucune pitié pour le monde.

b) « *Non pro mundo rogo.* Je ne prie pas pour le monde »... Jésus a prié pour Judas... Jésus n'a exclu personne de sa prière, *sauf le monde...* C'est qu'il ne peut espérer le convertir. Un persécuteur peut devenir apôtre, tel S. Paul ; mais le monde est mauvais foncièrement, complètement, selon la parole de l'Esprit-Saint : « *Totus in maligno positus* ». Un livre peut être mauvais, dangereux, mais çà et là offrir quelque bonne page... Une amitié peut être néfaste et cependant susceptible d'actes de dévouement... Le monde est *le mal :* les concessions qu'il semble faire à la vérité n'ont d'autre but que de masquer l'erreur ; le bien qui s'y fait, bien apparent, bien de convenance, cache le mal le plus dangereux, le plus perfide, parce qu'il est enveloppé sous des dehors trompeurs...

c) Enfin Notre-Seigneur ajoute : « *Père juste, le monde ne vous connaît pas.* »

Comment pourrait-il le connaître, lui qui est *l'opposé* de Dieu ?

Dieu est charité : le monde, égoïsme.
Dieu est sainteté : le monde, corruption, *pravitas*.
Dieu est vérité : le monde, mensonge, *falsitas*.
Dieu est éternité : le monde, vanité, *vanitas*.

Voilà le fait, l'anathème dont la lumière fulgurante doit éclairer vos regards sur le monde. Voyons maintenant :

II. — *Pourquoi Notre-Seigneur a maudit le monde*

Notre-Seigneur a maudit le monde : parce qu'il n'a pas le sens de la vie, pas le sens de l'homme, pas le sens de Dieu ; et que Satan en est le Chef.

1. Le monde n'a pas le sens de la vie. — *a) La vie est un voyage :* c'est un fait. Nous sommes en marche pour aller ailleurs et l'on pourrait nous appeler, comme les Hébreux, des « *transitores* », des gens de passage... Pas de vérité plus fréquem-

ment répétée par les patriarches : Jacob, résumant sa vie au Pharaon, lui dira : « *Dies peregrinationis meæ parvi et mali...* (Gen., XLVII, 9). Il y a 130 ans que je suis voyageur... Les jours de mon pèlerinage ont été courts et mauvais... » Plus tard, David se plaindra : « *Advena ego sum in terra aliena...* Je suis étranger et solitaire sur une terre qui ne me connaît pas, jusqu'à ce que je passe... » S. Pierre recommandera aux premiers chrétiens de se considérer comme des pèlerins, des voyageurs qui n'ont pas ici-bas de demeure permanente.

Que fait le voyageur ? Il ne s'étonne pas de la fatigue et des difficultés de la route ; il ne s'attache pas à la demeure d'une nuit ; il ne s'attarde pas ; il pense au terme , il a hâte d'arriver.

D'ailleurs, *l'ordre naturel* et *l'ordre surnaturel nous rappellent notre caractère de voyageurs.*

Voyez *le corps :* tout le corrompt, tout l'use tout l'épuise. C'est la demeure de boue qui ne doit servir qu'un jour... — Et *l'âme :* ses besoins, ses aspirations réclament le rivage stable, éternel. Même ceux qui ne croient pas sont obligés de le reconnaître : « Malgré moi, l'infini me tourmente, » confesse Musset. Et même, le lieu où nous passons, « les larmes des choses », tout nous dit que l'homme n'a pas de cité permanente sur la terre. Il passe !

La foi, l'ordre surnaturel, achève la leçon de la nature : *Per fidem, ambulemus !* par la foi, marchons ! non en ayant l'esprit de ce monde, *non spiritu hujus mundi,* parce que nous allons aux régions de la vérité, *ad regionem veritatis !* Quelle délivrance !...

Or, le monde voudrait nous arrêter, nous fixer... Il multiplie les plaisirs, les mirages, le mensonge... Avez-vous lu l'horrible déception des pèlerins du désert croyant trouver une oasis rafraîchissante et n'ayant affaire qu'à un mirage ? Voilà ce que vous offre le monde : un mirage... Il s'étonne des incidents et des fatigues de la route ; il voudrait les supprimer, il voudrait nous *installer.* Les projets d'avenir du monde regardent la vie présente, l'installation de la terre, jamais *l'au-delà...* Oh ! non, le monde n'a pas le sens de la vie !

b) La vie est un exil. La vertu des exilés consiste à ne pas oublier la patrie, à pleurer, à s'attrister d'être loin d'elle. « Assis au bord des fleuves de Babylone, nous avons pleuré au souvenir de Sion, » soupiraient les Juifs captifs. Ils refusaient de chanter sur la rive étrangère parce qu'ils avaient peur d'oublier Jérusalem en se mêlant aux fêtes de leurs vainqueurs.

L'exilé, c'est celui qui se souvient. Il se console de souffrir, car tout ce qui le fait souffrir lui redit qu'il n'est pas dans sa patrie.

Ecoutez Notre-Seigneur : « *Mundus gaudebit, vos autem contristabimini...* Le monde se réjouira, mais vous, mes fidèles, mes apôtres, vous pleurerez... » (Jo., XVI, 20). Toujours le monde est en opposition directe avec Dieu ; le monde voudrait nous griser de plaisir, nous faire oublier le ciel, la Patrie !

c) Enfin, *la vie est une éducation.* L'homme doit être élevé, sanctifié, c'est-à-dire séparé de tout ce qui est terrestre et temporel : le temps ne doit servir qu'à préparer l'éternité...

Le monde cherche à nous enliser, à nous embourber dans le plaisir. Il ne connaît que le moment présent. En voulez-vous la preuve ? Si l'on disait que la mort était supprimée, il devrait y avoir un bouleversement dans les habitudes. Quel souci de moins !... Hélas ! y aurait-il un seul changement ?... S'installerait-on mieux qu'on ne le fait ? On songe si peu à l'éternité que sa suppression ne modifierait *en rien* la vie mondaine actuelle. On agit comme si l'on devait vivre toujours, et la vie ne vaut que par le plaisir qu'on y trouve.

2. Pas plus que le sens de la vie, LE MONDE N'A LE SENS DE L'HOMME.

a) Il ramène tout au corps. Ce n'est plus le serviteur, c'est le maître : la toilette, le luxe, les soins désordonnés de ce corps font oublier l'âme. Le mondain met sa gloire dans ce qui devrait être sa honte, car nos vêtements que sont-ils au fond ? sinon le témoignage d'une décadence, d'une dégradation consignée à la première page de nos Saints Livres... Aussi les vêtements peuvent varier à l'infini depuis la pourpre des rois jusqu'aux haillons du pauvre : tous ont cela de commun qu'ils recouvrent une nature corrompue et profondément humiliée. Ainsi le monde ramène au corps par ce qui devait, dans le plan de Dieu, le faire oublier

b) De plus, *il désordonne la sensibilité :* les fêtes mondaines, le cinéma, le théâtre, etc., sont faits pour réveiller, exciter, attiser et entraîner les passions... Comme le toréador excite le taureau avec un lambeau d'écarlate, le monde excite la bête qui est en nous par l'appât des biens sensibles.

c) *Le monde oublie l'âme.* Il la tue en l'occupant de bagatelles dont la fascination obscurcit la pensée des biens éternels.

Il abaisse l'intelligence, anémie la volonté. La mentalité des mondains ! leur énergie ! elle est seulement pour le plaisir : tout est sacrifié au corps. Paraître et jouir, c'est le résumé des idées, des maximes, du code mondain. C'est la profanation de l'esprit, du cœur et du corps.

d) Et si maintenant nous jetons un regard sur *la famille* et *la société,* il semble que nous comprendrons encore mieux la malédiction de Notre-Seigneur sur le monde.

Il n'y a pas d'honneur plus grand pour une créature que la paternité ou la maternité. Un père et une mère sont faits pour *se dévouer* à leurs enfants, pour *les élever* et faire d'eux des élus qui seront un jour leur couronne. Voilà la vérité.

Le monde veut que les parents *jouissent* de leurs enfants ; il en redoute le nombre, craignant que, s'il se multiplie, les sacrifices n'augmentent et que les plaisirs diminuent... Malheur au monde !

e) *Au point de vue social,* le monde veut ignorer le devoir, se rappelant seulement les dangereux privilèges qu'apportent le rang ou la fortune. Il n'a pas le sens de la richesse, qui doit être une esclave à notre service, et non un maître tyrannique... Il n'a pas le sens de l'ouvrier, du serviteur, qui ne sont pas des machines à exploiter, mais des créatures humaines qui ont droit à l'entr'aide et au respect de leurs maîtres.

3. Enfin, LE MONDE N'A PAS LE SENS DE DIEU.

L'Esprit-Saint en donne la raison : « *Sapientia carnis inimica est Deo* » (Rom., VIII, 7). Ennemi ? Non pas dans le sens que le monde ait la haine de Dieu, non qu'il soit nécessairement l'ennemi de Dieu, non qu'il veuille absolument se passer de Dieu : il y a toujours des âmes qui voudraient Dieu. Mais le monde ne veut pas de Dieu tel qu'il

est ; il le veut à sa manière ; il veut de Dieu ce qui est nécessaire à la conservation de son plaisir, de son bien-être, de sa situation... Il gémit de l'irréligion actuelle... C'est bien porté d'être chrétien ; l'impiété sonne mal... Mais Dieu tel qu'il est en lui-même, le Maître absolu, l'Unique nécessaire, la Fin dernière, le monde n'en veut pas. Aussi Tertullien disait : « Il vaut mieux nier Dieu que de lui refuser ce qui est essentiel à la Divinité. »

Je suppose qu'à partir de ce moment, ayant médité les principes de la vie chrétienne, c'est-à-dire les droits de Dieu, ayant compris sa place dans votre vie, — Lui toujours le premier dans votre vie individuelle et dans votre vie sociale, — vous régliez vos habitudes, vos dépenses, vos lectures, vos relations à cette grande lumière : que ferait le monde ? Il hausserait les épaules, il vous traiterait de mystiques et d'exagérées... Vous seriez obligées de taire les motifs qui vous font agir, car le monde n'admet pas que Dieu compte dans la vie ! Et si jamais vous placiez sur vos lèvres cette expression : « Au point de vue humain cela se comprend, mais au point de vue surnaturel !... » quelle hilarité vous provoqueriez !...

Alors que toute la nature nous rappelle Dieu, le monde l'oublie volontairement... Seul le vide senti par l'âme au sortir de ses fêtes ramène parfois son souvenir ! Mais, en général, il ne cherche qu'à nous dissiper pour nous empêcher de vaquer à Dieu, ou il nous corrompt pour nous faire perdre l'esprit de Dieu.

Vous voyez *pourquoi* Notre-Seigneur a maudit le monde : parce qu'il n'a pas le sens de la vie, ni le sens de l'homme, ni le sens de Dieu.

J'ai ajouté encore : parce que *le démon en est le chef*.

4. Le démon est le chef du monde. Cest Notre-Seigneur qui le désigne ainsi : « Voilà que le prince de ce monde est déjà jugé ».

Le monde est à Satan, par rapport à nos âmes, *ce que l'Eglise est à Jésus-Christ*. En l'Eglise vit Jésus-Christ : l'union entre Elle et Lui est intime, réelle, mystérieuse, pleine de vérité et de fécondité. C'est par l'Eglise, dispensatrice de la grâce, que nous devenons les enfants de Dieu. Elle a charge de nous conduire au ciel.

Dans le monde vit Satan. Je dis plus : le monde est *l'incarnation de Satan*. L'union du monde et de Satan est réelle et pleine de stérilité, de vanité, d'erreur.. Le monde, c'est l'instrument au moyen duquel il séduit, entraîne, enchaîne et perd les âmes... Le monde a charge, de par son chef, de les conduire en enfer.

Je pourrais dire aussi que le monde est par rapport à Satan ce que Jésus-Christ est par rapport à Dieu. De même que Jésus-Christ est l'intermédiaire de Dieu près de nous, *Satan se sert du monde comme d'intermédiaire près de nous...* Avant la venue de N.-S. Jésus-Christ, l'humanité avait peur de Dieu : elle tremblait à son seul nom . « Seigneur, ne me parlez pas, de crainte que je ne meure. » Il a fallu que Jésus-Christ se mette entre Dieu et nous, et alors nous n'avons plus eu peur, parce que la bonté de Dieu était apparue dans ce petit enfant... De même, et dans le sens opposé, Satan, type de laideur et de malice, nous effraierait en lui-même, il nous ferait fuir. Alors, il s'est mis à la portée de notre nature telle qu'elle est dans le temps : il s'est caché dans le monde.

Voilà pourquoi le monde est si dangereux : *c'est le voile de Satan*. Il présente non le mal en lui-même, mais ce qui, pris sans mesure et sans défiance, conduit infailliblement au mal. Oh ! que Notre-Seigneur avait des raisons souveraines pour dire cette parole terrible : « *Væ mundo !* Malheur au monde ! »

III. — *Conclusions pratiques*

Et maintenant, mes enfants, car il ne convient pas d'exposer une doctrine sans en tirer les conséquences, *pratiquement que devez-vous faire ?*

1. D'abord, avant tout, *un acte de foi* à la parole de Notre-Seigneur.

Devant la Sainte Eucharistie, vous chantez : « *Præstet fides supplementum sensuum defectui.* » Que la foi vienne au secours de mes sens ; eux, ils ne perçoivent rien de la présence de Jésus Christ sur nos autels, ou plutôt ce qu'ils perçoivent servirait à faire douter de ce que la foi nous enseigne. — Vis-à-vis des dangers du monde, *præstet fides supplementum !* Je sais, je crois sur votre parole, ô mon Sauveur, que le monde est maudit parce qu'il a pour chef Satan, et que *tout* ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie.

2. *N'aimez pas le monde : « Nolite diligere mundum neque ea quæ in mundo sunt.* » Ce commandement de Notre-Seigneur est formel. Vous avez renoncé au monde lors de votre baptême : agissez d'accord avec votre foi. Ce qui serait le résultat naturel de l'importance du salut, ce serait de ne faire aucune attention à certains devoirs extérieurs et même d'arriver à y manquer ; au contraire, si les devoirs du monde sont en conflit avec ceux du salut, les premiers sont toujours *préférés* aux seconds. Nous devrions dire à Dieu : « Seigneur, ne nous faites pas un crime de telle ou telle négligence par rapport à ce que je devais aux hommes ; j'étais trop occupée de vous pour penser à eux. » Hélas ! je suis au contraire trop occupée du monde pour penser à vous, et à force de traiter avec les hommes j'ai perdu le souvenir de ce que je vous devais et de ce que je me devais à moi-même.

D'où vient cela ? demande S. Ambroise. De ce qu'au lieu de poser pour fondement : « Je chercherai le royaume de Dieu, et puis je satisferai, s'il est possible, aux obligations que m'impose le monde, » nous renversons la proposition et nous disons : « Je satisferai aux obligations que m'impose le monde, aux bienséances qu'il me prescrit, j'entretiendrai les commerces que j'y ai, je ferai la figure, le personnage d'une jeune fille du monde, et *ensuite* je chercherai, s'il se peut, le royaume de Dieu. » Il y a un langage d'action qui le dit pour nous.

Mais j'entends votre excuse : « Je déteste le monde, et cependant *ses sollicitudes m'accablent.* »

Eh bien ! voilà qui vous condamne, car il n'y a pas de sollicitudes temporelles, pour pressantes et légitimes qu'elles soient, dont Dieu veuille que vous soyez accablées. Cet accablement provient ou de ce que vous vous embarrassez de peu, ou que vous vous chargez trop. Dans le premier cas c'est faiblesse ; dans le second, indiscrétion et folie. Au lieu d'être esclave des affaires, soyez-en le maître par une supériorité de vertu. Dites-vous donc : « Si ce sont des affaires inutiles, je les retrancherai ; si elles sont nécessaires, je les réglerai ; si

pour les accommoder à mes devoirs il faut me captiver, je me captiverai ; si, dans l'occurence avec des obligations plus saintes, il faut les abandonner, je les abandonnerai. »

3. En troisième lieu, et c'est la conséquence de la haine que vous devez avoir pour le monde, il vous faut *le fuir*. Je le dis à *toutes*, à celles qui par l'ordre de la Providence sont appelées à vivre dans le monde, et à celles qui, contre les desseins de Dieu, s'engagent d'elles-mêmes trop avant dans le monde. Aux premières, parce que la même grâce de vocation qui semble les attacher au monde est celle qui les oblige de temps en temps à s'en éloigner ; aux secondes, parce qu'il n'y a point pour elles d'autre grâce que celle qui les en éloigne.

4. Si vous avez *l'obligation* d'aller dans le monde :

Avant : priez, faites l'acte de foi que je vous demandais tout à l'heure, implorant de Dieu la lumière pour connaître votre devoir, pour savoir si vous accomplissez la volonté de Dieu, car vous n'avez pas le droit de poser un acte que vous savez n'être pas d'accord avec la volonté de Dieu. Si votre devoir vous appelle, alors vous aurez la grâce non pour vous *livrer* au monde, mais pour vous *tenir* au milieu du monde sans être fascinées par ses fêtes et séduites par ses plaisirs.

Pendant : surveillez votre attitude et si doux que soit le charme du plaisir, rendez-vous compte que la violence à vous faire pour ne pas *vous y livrer* ou vous en laisser griser, vous rend plus pénible cette jouissance ressentie que n'en serait la privation. Si charmant que soit un beau site, vous n'en jouissez jamais complètement s'il faut sans cesse faire un effort pour ne pas tomber dans le précipice qui est à vos pieds.

Après : c'est là que vous devez faire un sérieux examen : « Après ces fêtes mondaines, comment ai-je accompli mes exercices de piété ? Ai-je été plus fidèle à remplir mon devoir ? Ai-je été plus désireuse de trouver Dieu et de m'unir à Lui ?.. Si, la main sur la conscience, je constate qu'après être allée dans le monde, je suis revenue plus convaincue de ses dangers, plus dégagée de ses plaisirs, plus attachée au devoir, alors je peux me rendre le témoignage que je suis allée dans le monde comme une chrétienne et je puis avoir confiance que Dieu me bénira. »

* *

S'il vous faut un modèle, mes enfants, regardez S. Louis de Gonzague. Que de précautions il a prises pour ne pas se laisser séduire par le monde ! Le plaisir et la volupté, les honneurs et la considération, tout s'offrait à ce jeune prince en cette cour de Mantoue plus dangereuse encore que vous ne pensez. Il y était malgré lui, mais, voyant le mal, il en eut horreur. Pour triompher, il pria, il se mortifia durement, il fréquenta les sacrements ; il méprisa les menaces et les moqueries et foula aux pieds le respect humain. Il n'eut pas peur de faire contraste avec ceux qui l'entouraient... Il osa dire à un homme du palais qui, malgré ses 70 ans, tenait des propos inconvenants : « N'avez-vous pas honte, à votre âge, de tenir semblables propos ? C'est un scandale que vous donnez, car S. Paul dit que les mauvais discours corrompent les mœurs. » (I Cor., xv, 33).

Voilà le courage, voilà la tenue d'un chrétien dans le monde.

Et si vous voulez un trait de la vie de S. Benoît dont la concision si forte se gravera, je l'espère, dans vos esprits, écoutez son biographe S. Grégoire le Grand : « L'homme béni de Dieu eut un jour une vision dans laquelle toute la gloire du monde lui fut montrée comme en un rayon... *Aspexit... despexit !* Il vit le monde et il le méprisa. » C'est tout... le regard du génie et de la sainteté !

Il me faut achever ce long entretien, et c'est encore la parole de Notre-Seigneur qui viendra consoler et fortifier vos âmes justement effrayées devant les dangers du monde... La veille de sa mort, après les suprêmes confidences, les douloureux avertissements et les plus tendres témoignages de l'Amour, Notre-Seigneur se tourna vers son Père et lui confia ses Apôtres : « ***Rogo te*** *non ut tollas eos de mundo, sed ut serves a malo.* Je vous demande non pas de les enlever du monde, mais de les garder du mal. » Vous êtes dans le monde, je veux que vous y restiez, mais que vous n'ayez pas ses manières de voir, de penser, de juger et d'agir. Soyez de celles qui usent de ce monde comme n'en usant pas, parce que la figure de ce monde passe (I Cor., VII, 31).

Regardez donc le monde en face, sans en avoir peur : « Ayez confiance ! *J'ai vaincu le monde !* avec moi, vous le vaincrez ! » Mais ne pactisez jamais avec lui. C'est *un tyran :* donc donnez-lui le moins possible ; c'est *un menteur :* ne le croyez jamais ; c'est *un geôlier :* faites l'impossible pour lui échapper ; c'est *l'ennemi :* la seule manière pour un soldat de traiter avec l'ennemi c'est de lui faire la guerre.

Vous me trouvez sévère... Non, mes chères enfants, je suis simplement juste. Je voudrais pouvoir dire autrement, mais alors je parlerais pour vous plaire, « *dic nobis placentia* », et je ne suis pas ici pour vous plaire, mais pour vous sauver... Au jour du jugement, vous m'accuseriez d'avoir trahi mon devoir et retenu captive la parole du Christ sur mes lèvres humaines... Non, je ne suis pas sévère, mais la charité de Jésus-Christ me presse et cette charité me fait aimer en vos âmes cette beauté qui demeure et me ravit, et que le monde voudrait effacer. C'est l'image de mon Père et de mon Dieu. Je l'aime et je la défendrai contre le monde, non pas avec un amour qui naît du cœur de l'homme et passe avec le temps, mais avec un amour qui descend du ciel, qui jaillit du cœur de Dieu, passe par celui de Jésus-Christ et grandit en mon cœur de prêtre à mesure que ma vie s'écoule pour retourner à son lieu d'origine qui est l'éternité !

V

LE PLAISIR

Mes chères enfants,

Je vous ai dit pourquoi Notre-Seigneur avait maudit le monde : parce qu'il n'a pas le sens de la vie, le sens de l'homme et le sens de Dieu et qu'il arrive à nous les faire perdre. Je voudrais aujourd'hui vous montrer un moyen qu'il emploie pour nous séduire, c'est-à-dire vous parler *du plaisir*, vous exposer la doctrine de l'Eglise et vous indiquer la manière pratique de la traduire dans votre vie.

I. — *Dieu veut-il le plaisir ?*

C'est indiscutable, puisque tant de choses nous charment et nous attirent dans la création. Mais

de même que l'artiste qui fait un tableau veut traduire la Beauté et provoquer en nous l'admiration en nous soulevant au-dessus de nous-mêmes jusqu'à l'être admiré, ainsi Dieu n'a pas d'autre but dans l'univers : tout ce qui ravit et charme nos regards, ce qui repose nos yeux et notre cœur, le plaisir, la jouissance qui accompagne les dons de Dieu, tout est fait pour nous élever jusqu'à Lui.

L'homme est sur la terre pour *servir* Dieu par l'accomplissement de son devoir. A chaque devoir, la Providence ménage un instrument, et à chaque instrument elle daigne ajouter un plaisir qui aide à bien s'en servir, à faire mieux, plus vite et plus facilement le devoir commandé.

Dieu nous a donné la vie. Notre premier devoir est de la conserver : Dieu mettra dans la nourriture, le repos ou l'exercice que nous devons prendre, une jouissance qui nous facilitera notre devoir. S'agit-il de la vie de l'esprit ? L'étude aura ses difficultés, mais toujours de grandes satisfactions y seront jointes, parce que Dieu veut le développement de l'intelligence. Le cœur doit se donner, se dévouer ; il aura des jouissances proportionnées au sacrifice et au dévouement.

Le plaisir sera à vos facultés ce que l'huile est aux rouages d'une machine. Quand tout est desséché, vous essayez en vain de la mettre en mouvement : les frottements sont si résistants, les grincements si déchirants, les mouvements si pénibles que le mécanisme se détériore rapidement. Mettez de l'huile là où il faut : les mouvements se feront avec une facilité entraînante, la machine tout entière fonctionnera bien.

Pour agir aisément, fortement, nos facultés ont besoin d'un peu d'huile : de la joie que Dieu a fait exprès pour les aider à accomplir leur devoir. Si vous mettez de l'huile sans faire aller la machine, elle l'encrassera et en rendra plus tard le service difficile. Ainsi pour le plaisir séparé du devoir pour lequel il est fait.

Voilà le principe : *Dans l'idée de Dieu, un plaisir répond toujours à un devoir à accomplir ;* il n'est jamais donné pour s'en amuser ou en abuser, mais pour s'en servir. En d'autres termes, Dieu ne veut pas le plaisir pour le plaisir, le plaisir comme *but* sur la terre ; il veut le plaisir comme *moyen* pour aller au ciel.

1. Au Paradis terrestre pour nos premiers parents, la jouissance était l'accompagnement agréable et la conséquence naturelle de leur travail, comme elle l'est pour l'artiste qui s'exerce sur l'instrument qu'il aime. C'était le plaisir du corps et de l'âme : les sens soumis à l'esprit gardaient en tout l'ordre et la mesure établis par Dieu ; l'âme rayonnait : c'était comme le trop-plein de son bonheur qui se répandait en tout l'être satisfait. Jamais rien de dégradant ni d'avilissant : le plaisir et la jouissance aidaient l'homme à monter vers Dieu et il pouvait justement chanter : « *Cor et caro mea exultaverunt in Deum vivum.* » (Ps. LXXXIII, 3).

2. Le péché originel a bouleversé le plan primitif. Par le plaisir et la jouissance, l'homme s'est replié sur lui-même au point d'oublier Dieu. Le travail, loi commune, *obligatoire* pour tous, quelle que soit sa condition, est devenu pénible ; il n'est plus seulement un exercice, il est fatigue, lutte, il revêt le caractère de pénalité, d'expiation. Le plaisir n'en est plus l'accompagnement agréable et la conséquence naturelle ; il ne peut plus être que le *moyen* qui permette de le continuer.

II. — *Rôle et place du plaisir dans la vie*

Des comparaisons vous aideront à mieux comprendre le rôle ou la place qu'il convient de donner au plaisir dans votre vie.

1. Vous êtes maîtresse de maison, je suppose, vous avez des serviteurs. Combien de temps leur donnez-vous chaque jour pour se reposer et se détendre ? Que si parfois, bonne pour eux, vous leur avez accordé un peu plus de repos que de coutume et que vous constatez ensuite certaines négligences dans le service, vous avez bien soin de leur dire à peu près en ces termes : « Ah ! je ne suis guère récompensée de ma bonté... Une autre fois, je ne vous accorderai pas ce que j'avais cru pouvoir vous permettre sans nuire à mon service. »

Or, vous marquez par là, vous-même, la mesure qu'il convient d'apporter au plaisir. Ce que vous permettez à vos serviteurs, c'est ce que Dieu vous permet comme une aide, un auxiliaire du devoir. Quand vous vous apercevez que vos exercices de piété sont plus difficiles, vos devoirs d'état insupportables, en *règle générale*, c'est que vous avez donné trop de place au plaisir dans votre vie.

2. Regardez le soldat : que fait-il en temps de paix ? Il s'exerce à la guerre, il se prive, il se durcit, il s'entraîne afin d'être plus apte à soutenir les fatigues et les combats des temps de guerre.

En vertu de la confirmation, vous êtes soldats de Jésus-Christ, armées pour défendre le royaume de Dieu qui est en vous... Qu'il y a peu de temps pour le plaisir, peu de sécurité et de détente absolue pour la sentinelle qui veille à l'approche de l'ennemi ! On ne lui donne que l'indispensable repos pour conserver son application au service.

3. Je vais plus loin. Considérez les malheureux condamnés aux travaux forcés. Ont-ils des plaisirs ? Si peu de chose !... De par le péché, de par *vos* péchés, n'êtes-vous pas condamnées aux misères de cette vie et à la mort ?... Si vous voulez vous soustraire à l'expiation de l'autre monde, oh ! alors comme la place du plaisir devient limitée, comme son rôle se définit avec un relief saisissant : le *moyen* de mieux servir, *le moyen d'expier !...*

4. Vous trouvez ma doctrine *sévère ?* Voulez-vous dire par là qu'elle *exagère* un peu la doctrine de Jésus-Christ dans l'Evangile, qu'elle n'en est pas la fidèle expression ?... Oh ! alors, je vous plains, parce que l'Esprit d'erreur vous a trompées...

Si au contraire vous êtes convaincues que je vous livre purement et simplement *l'austère Vérité, sans la diminuer ni l'exagérer,* l'un étant aussi coupable que l'autre ; si vous reconnaissez que dans l'éternité vous serez de mon avis ; sachez que ce qui est éternellement vrai est vrai dès aujourd'hui. Lisez donc l'Evangile avec un esprit indépendant de vos préjugés, de vos habitudes, de vos désirs, de vos passions, un esprit dépendant de Jésus-Christ, et vous verrez si je suis sévère... Il n'y a qu'une faiblesse, disons le mot : une lâcheté, et elle n'est pas du côté de celui qui dit la vérité, mais elle est du côté de ceux qui refusent de l'entendre... Vous révélant Jésus-Christ, vous livrant la force de Jésus-Christ, je n'ai pas le droit de calculer avec votre lâcheté : la ménager ce serait la développer.

Que si, au contraire, *vous avez le sens chrétien, si, adhérant pleinement à la vérité révélée*, vous êtes sûres de ne pas vous tromper (ce qui est l'acte de foi) :

1° *Vous croirez que Jésus-Christ a maudit le monde* parce que le monde est tout entier malignité, excitation à la jouissance des yeux, du corps, de la vie ; que ce monde n'est pas un monde vague, abstrait, mais le monde *réel* au milieu duquel vous vivez et à l'influence duquel Jésus-Christ a voulu vous soustraire en mourant pour nous sur la Croix.

2° *Vous croirez que vous êtes capables de tout mal* et que si, par la grâce, Dieu ne mettait pas comme une digue aux mouvements mauvais qui sont en vous, vous pourriez commettre *tout* péché...

Conséquemment : *a)* vous devez vivre de vigilance pour que cette digue soit maintenue ; — *b)* vous devez éviter tout ce qui peut donner un mouvement plus rapide et plus violent aux passions qui sont en vous.

3° Vous croirez que *le démon* « rôde autour de vous comme un lion rugissant, cherchant à vous dévorer. » Il ne se montre pas lui-même parce que, hideux, vous le repousseriez. Il se cache derrière le plaisir qui vous attire, afin d'y attacher, d'y asservir votre âme, et par là, de la détacher du devoir, lui faisant trouver ennuyeux tout ce qui n'est pas jouissance ou plaisir pur, et il arrive à l'entraîner au mal sans qu'elle se doute que le plaisir a été l'occasion fatale et nécessaire.

4° Et, *pour que votre foi soit pratique, vous croirez encore* que depuis le péché originel *le plaisir est toujours dangereux : a)* parce que le démon s'y cache ; — *b)* d'autant plus dangereux que vous ne sentez que son charme ; — *c)* tellement dangereux que vous ne pouvez en user comme il faut, sans vous faire en même temps une certaine violence qui rend votre plaisir œuvre méritoire et expiatoire.

Vous comprendrez alors que vous devez aller dans le monde, vous prêter à ses plaisirs, avec la même prudence, les mêmes précautions défensives que si vous aviez à traverser un bois recélant des voleurs.

III. — *Application des principes*

L'application des principes à la pratique n'est pas toujours facile, car il faut tenir compte d'une foule de circonstances capables de modifier les décisions. L'âge, le caractère, le milieu, les obligations sociales sont à considérer.

Y a-t-il, dans le monde, des divertissements honnêtes ?

Sans doute, car s'ils étaient tous mauvais et défendus, notre entretien se bornerait à vous dire que la loi de Dieu les condamne sans exception. *Mais* les divertissements honnêtes sont un petit nombre et même, s'ils ne sont pas *condamnables* et *impurs* dans leur *nature*, ils le deviennent souvent parce qu'ils sont *excessifs* dans leur étendue ou scandaleux dans leurs effets.

Dans les plaisirs permis, retranchez donc la passion et l'excès.

1° *Retranchez la passion*, car elle trouble l'ordre, en vous attachant au moyen comme à la fin, à l'accessoire comme au principal.

La passion pour les nécessités de la vie est déjà coupable, car l'âme devient *charnelle, aveugle, païenne*, barbare à soi-même.

« Mais, direz-vous, ce plaisir est innocent et j'y tiens. » — Le défaut c'est *l'attachement*. A l'artisan, au mercenaire, au mendiant Jésus-Christ déclare : « *Ne solliciti sitis...* » Occupez-vous de vos besoins temporels ; qu'ils ne vous absorbent pas. Soyez-y soumis, Dieu le veut ; mais n'en soyez pas esclaves : c'est *dégradation*. Car votre âme, spirituelle dans sa nature, immortelle dans sa durée, immense dans ses désirs, divine dans son principe, céleste dans sa fin, vient du ciel, descend du ciel, tend au ciel, respire pour le ciel.. La livrer passionnément au plaisir, c'est la distraire, la tenir hors d'elle-même, pervertir ses inclinations, l'égarer sur sa fin en lui faisant oublier son origine : « *Usquequo deliciis dissolveris, filia vaga ?* » (Jér., XXXI, 22). Mon âme tient à la divinité, elle s'intéresse trop à la connaissance de cet Etre souverain, et ses retours vers Lui, si naturels, me font assez connaître son centre, son élément.

La passion pour le plaisir nuit au progrès de la vertu, car la passion est le premier excès du plaisir comme l'attache en est le premier dérèglement. Souvent nous condamnons l'excès qui trouble trop l'esprit et les sens, et nous approuvons l'attache qui possède l'esprit, le cœur, l'âme tout entière.

Quelle occupation pour une âme que de vivre pour ses plaisirs ! Le mauvais riche jouissait de beaucoup de biens... Il n'avait que l'attache aux plaisirs ; l'Evangile n'en cite pas de coupables... Et vous savez quel fut son sort éternel...

La passion du plaisir aveugle et s'oppose aux desseins de la Providence. Regardez dans l'ordre du salut si, parmi tant de voies, une seule est couverte de roses ? Partout la grâce réprime l'inclination naturelle au plaisir. Dans le paradis de délices, Adam est placé non pour jouir, mais « *ut operetur* ». Quand Gédéon choisit ses soldats au bord du torrent, ceux qui prirent le plaisir sans attache, sans passion, furent les prédestinés ; les autres qui s'y plongèrent furent rejetés... C'est en raccourci l'histoire du monde entier, le jugement de chaque vie humaine.

La passion du plaisir est une passion *païenne*, contraire aux devoirs du Christianisme. « *Ubi voluptas regnat, ibi virtus exulat... Magna corporis cura, magna animæ incuria.* » Ce sont des axiomes païens. Seraient-ils moins vrais pour un chrétien aux vues plus sublimes, aux intentions plus pures, aux obligations plus saintes, au Modèle plus parfait ?... Comment concilier avec cette attache au plaisir la prière et l'espérance ? Comment allier la méditation et ses fruits, la mortification inséparable de la vie chrétienne, avec le charme des conversations mondaines, avec un cœur rempli de fausses délices ?... Pendant une semaine, on oubliera Dieu pour le plaisir. Sera-ce possible, une seule heure, d'oublier le plaisir pour penser à Dieu ?

Vous pouvez être obligées d'aller dans le monde, de prendre part à ses fêtes ; *jamais* vous ne serez obligées d'y donner votre cœur. « *Tu scis, Domine necessitatem meam,... et quod non mihi placuerit convivium regis...* » (Esther, XIV, 16, 17). Admirable Esther !

C'est une passion *vaine*. Vous aurez beau vous ingénier à faire se succéder les plaisirs de telle

sorte que les uns soient la préparation ou le délassement des autres ; ils ne vous laisseront que le vide, le néant : « *Dixi in corde meo : Vadam et affluam deliciis. Vidi in omnibus afflictionem.* » (Eccl., II, 1).

C'est une passion *cruelle* : malheureux, sans cœur, ceux qui ne sentent pas les maux présents de l'Eglise et de la France et qui veulent en faire des jours de fête !

2° Après avoir retranché la passion, *fuyez l'excès du plaisir,* car : *a)* il trouble et fait perdre le repos. Le plaisir modéré est douceur de la vie, son excès amène l'amertume et le dégoût. *b)* C'est souvent la ruine de la fortune : on arrive à risquer par honneur ce qu'on ne voudrait pas perdre, à continuer par bienséance ce qui, commencé par inclination, devrait être interrompu par raison. *c)* La mort arrive en surprise comme le déluge au temps de Noé : « *Erant comedentes et bibentes...* »

Vous le voyez, le plaisir pourra être bon quand il sera pris sans excès. Alors on y demeure sans attache et l'on en sort sans remords.

IV

Et maintenant, que penser des plaisirs du monde : les toilettes, les spectacles, les bals et réunions du soir ?

1. *Les toilettes* sont fixées par la mode. La mode ?... Un caprice plus ou moins élégant selon le génie des grands couturiers en vogue. C'est « ce qui se porte » aujourd'hui... « Je serais ridicule si je ne m'habillais pas de telle ou telle façon. » On ne résiste pas à la mode, on lui obéit sans murmure... Si un confesseur s'avisait de vous imposer certains sacrifices bien moindres que ceux que vous vous imposez vous-mêmes pour être à la mode, quel scandale !

Tant que la mode n'est que *ridicule*, vous pouvez la suivre si bon vous en semble. Mais elle est souvent *dangereuse,* plus encore *coupable,* quand elle vous entraîne fatalement au mal, vous ou les autres. Je ne veux pas m'étendre sur ce sujet, qui allongerait trop notre entretien ; mais je vous invite à réfléchir en particulier sur les *imprudences,* tant pour la santé de votre âme que pour celle de votre corps, que vous avez commises à cause de la mode... Si vous étiez morte d'une fluxion de poitrine attrapée parce que vous n'étiez pas assez couverte, qu'auriez-vous dit au tribunal de Dieu ? « J'ai préféré la mode à Jésus-Christ. » S'il n'y a pas d'inconvénients pour votre corps, n'y en a-t-il pas pour votre âme ? pour l'âme des autres ? Vous les arrêtez à ce que vous devriez faire oublier... Je n'insiste pas.

2. *Les spectacles.* Les uns les condamnent, les autres s'efforcent de les justifier. Ce double courant d'idées devrait au moins nous les faire tenir pour suspects, surtout si ceux qui les condamnent sont plus réglés dans leur conduite.

Interrogeons la tradition catholique, selon le conseil de Moïse (Deut., XXXII, 7) : « *Interroga patrem tuum* ». S. Augustin (dans la *Cité de Dieu*) m'apprend que les païens les ont proscrits ; que dans les premiers siècles, une marque authentique de la conversion était de s'en abstenir, car ils étaient école d'impureté. La défense de ces plaisirs était quelquefois obstacle à la conversion des infidèles plus encore que la crainte du martyre et de la mort. — « Mais, direz-vous, je ne reçois aucune impression. » — Excuse vaine, vous répond S. Chrysostome, qui n'est que déguisement, mauvaise foi, erreur ou au moins illusion. S. Augustin nous raconte qu'un de ses amis, Alype, se laissa entraîner, malgré lui, à un combat de gladiateurs. Il ferma d'abord les yeux... Des cris se font entendre, la foule éclate devant la blessure d'un des champions... Alype rouvre les yeux, se passionne pour ce spectacle païen, et le voilà repris pour longtemps par ses tristes habitudes.

Il n'est qu'une ligne de conduite pour les théâtres et les spectacles : les fuir ou, tout au moins, ne rien se permettre sans conseil... Comment ? Vous prendriez plaisir à regarder jouer des acteurs qui traduisent des passions défendues ? *Vous n'avez pas le droit de regarder et d'admirer ce que vous n'avez pas le droit de faire.*

3. Même raisonnement pour *les lectures, les romans.* — « Mais ce sont des romans honnêtes ! » — C'est possible, mais pas plus qu'il n'est sain de se nourrir de sucreries, ne nourrissez pas votre esprit d'imaginations... Et puis, c'est bien rare que des histoires de passion n'aient pas une influence, un retentissement quelconque dans votre vie, qu'elles dissipent, qu'elles sortent du réel pour la nourrir de rêves...

4. *Quant aux danses, aux réunions du soir,* combien il est dangereux d'y aller parce qu'on n'y voit, du monde, que ce qu'il a de riant, d'éclatant, c'est-à-dire d'attrayant, de séduisant ! Ce n'est d'abord qu'un divertissement, mais après ?... Il y a excès dans le temps qu'on y emploie, dans la dépense qu'on y fait, dans l'attachement et l'ardeur avec laquelle on s'y porte ; tout cela contraire aux règles de la vraie piété.

La danse dans les bals est *toujours* dangereuse. « Rien en elle de compatible avec la modestie, » nous dit S. Augustin. Et ailleurs, il ajoute : « Il vaut mieux labourer le dimanche que danser et se livrer à cette prétendue récréation ». Et S. Ephrem l'appelle « la fête des démons. »

Vous protestez et vous dites : « C'était dans le passé, il s'agissait de danses païennes ». — Les nôtres sont-elles meilleures ? Croyez-vous que l'heure de ces fêtes, les lumières qui resplendissent, les parfums et les fleurs qui vous enivrent, les toilettes où vous toutes, jeunes filles, vous n'avez qu'un but : faire admirer votre corps, — alors que depuis le péché originel, dans la mesure où l'on fait penser à son corps, on fait oublier son âme et Dieu, — croyez-vous vraiment que les sens ne soient pas terriblement excités, énervés,... et que les passions les plus basses ne soient pas dangereusement provoquées ?...

Défiez-vous surtout des dernières heures du bal. On est déjà grisé de plaisirs et de joies sensuelles, déjà coupable par ce désordre et cet excès... On s'en retourne haletant, épuisé, ne retrouvant plus les forces que demanderait le travail, et encore moins celles que l'âme réclamerait pour exercer son empire.

Vous examinant au sortir du monde, vous devriez pouvoir assurer que vous avez posé un acte méritoire et satisfactoire. — « Mais, dites-vous, on n'est pas *obligé* de poser toujours des actes méritoires et satisfactoires, *de poser des actes surnaturels.* » — Je réponds : Etant donnée la faiblesse de votre âme, il y a des échappées de na-